

Thea W.

«Mes amis et connaissances me donnent l'impression d'être ici chez moi»



Thea W., f., née en 1958, originaire de Gosheim dans le Jura souabe/Allemagne, à Zurich depuis 1980

De quelle famille et de quel lieu es-tu originaire?

J'ai grandi à Gosheim, dans le Jura souabe. J'ai quatre frères et sœurs plus âgés que moi et deux frères cadets. Mon père avait une petite entreprise artisanale. Ma mère gagnait un salaire d'appoint en cousant des rideaux et, plus tard, en travaillant en usine. Nous lui rendions visite de temps en temps sur son lieu de travail. A midi, nous étions toujours seuls à la maison. C'était l'habitude à la campagne de rentrer manger chez soi à midi. En Allemagne, les enfants vont dès l'âge de trois ans à la petite école, ce qui signifie pour les mères qu'elles peuvent recommencer à travailler à temps partiel. Notre village s'est transformé, le village paysan qu'il était est devenu un village industriel sans attraits. Mes parents viennent tous les deux d'un milieu paysan. Ma mère a quitté la Forêt Noire pour Gosheim, où elle a fait la connaissance de mon père qui, lui, était du coin.

Est-ce qu'à Gosheim, certains endroits étaient très importants pour toi lorsque tu étais enfant?

L'atelier de mon père qui était situé près de la voie ferrée: une cabane de bois où nous nous rendions souvent, enfants. Quelquefois, nous devions l'aider. Et puis, il y avait ma grand-mère qui s'asseyait souvent sur un banc devant la maison et observait ce qui se passait. Enfin, je me souviens de la maison familiale et de son immense jardin où nous plantions tout ce dont nous avons besoin pour vivre. Aujourd'hui encore, je trouve que les fraises qui y poussaient sont les meilleures du monde, même si elles ne mûrissaient jamais tout à fait.

J'ai reçu une éducation catholique, cela faisait partie intégrante de notre vie. Le dimanche, nous allions à l'église. Et pendant la semaine, chacun devait remplir le rôle qui lui était dévolu.

Quelles sont les valeurs qui vous ont été transmises?

La foi, l'honnêteté. L'exemple à ne pas suivre, c'était celui des industriels qui n'allaient plus à l'église et ne pensaient qu'à s'amuser, pour qui l'argent avait une grande importance.

Je me souviens très bien d'un événement politique, l'entrée des Russes en Tchécoslovaquie en 1968. Mon père avait très peur que les Russes nous envahissent. Nous traversions les voies, moi perchée sur ses épaules, et il me parlait de sa peur de la guerre, de sa peur diffuse du communisme. Il a été enrôlé dans l'armée à 16 ans pendant la Seconde Guerre mondiale. Ma mère aussi nous racontait toujours ce qu'elle avait vécu pendant la guerre.

C'est ainsi que je me suis rendu compte qu'il était impossible de dire à cette génération: «C'est de votre faute. Vous saviez.» Je leur ai toujours posé la question: «Pourquoi n'avez-vous rien fait?» Ils avaient été incapables de s'organiser. Ils n'arrivaient tout simplement pas à comprendre ce qui se passait. Un exemple: de nombreux juifs habitaient à Rexingen, un village de la vallée, proche du domicile de ma mère. Pendant la guerre, des tracts ont été lâchés sur Rexingen: «Rexingen dans les bas-fonds, nous t'élèverons.» Pour finir, tous les habitants juifs ont été déportés. Leurs biens ont été vendus aux enchères. L'argent est probablement allé dans les caisses des SS. Le père de ma mère y a acquis une jardinière. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi ils avaient fait ça et pourquoi ils n'avaient pas protesté contre les déportations. Mais ils ne savaient probablement pas ce qui se passait à Auschwitz et Dachau.

De plus, il faut ajouter que dans le sud de l'Allemagne, les gens n'avaient pas voté pour Hitler. Ma mère racontait souvent qu'elle n'était pas allée voir Hitler le jour où il était venu dans la petite ville voisine. Ce qui lui importait aussi, c'était que le prêtre n'ait pas voté pour le parti nazi, le NSDAP (National-Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei).

Que voulais-tu devenir lorsque tu étais jeune?

Je suis allée à l'école jusqu'au BEPC. Je voulais devenir actrice. Pour surmonter ma sempiternelle peur de ne pas savoir m'exprimer ou pour me glisser dans d'autres rôles. Un personnage comme celui de «Stiller» de Max Frisch me plaît beaucoup: abandonner le rôle qui nous a été attribué. Je vois cela dans mon travail à l'hôpital: lorsqu'un alcoolique arrive, il reste alcoolique. Dans la vie, on a rarement l'occasion de faire quelque chose de vraiment différent. C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai quitté l'Allemagne. Repartir à zéro, ce n'était pas une attitude que mes parents songeaient à encourager.

Que s'est-il passé après l'école?

Mes parents ne me poussaient pas dans une direction donnée. Lorsque j'ai eu fini l'école, j'avais 16 ans et je suis allée à l'usine pour passer le temps, jusqu'au moment où je saurais quoi faire. Il était entendu que nous devions aller travailler. Le temps que j'ai passé à l'usine a été terrible – surtout à cause du travail ennuyeux. Au début, j'essayais de me distraire en faisant des calculs, par exemple combien je pourrais produire en dix ans. En même temps, je m'informais des autres possibilités. Près de Gosheim, il y avait une école modèle, une école de jour créée par l'Eglise catholique. Je m'y suis occupée d'enfants de 15 ans, c'est-à-dire à peine plus jeunes que moi. J'ai postulé pour me former dans le domaine social. J'avais lu quelque part qu'il existait une profession de «pédagogue sociale». J'ai sollicité une place pour faire un volontariat d'un an et je me suis retrouvée à Bad Dürkheim dans une institution où des enfants de toute l'Allemagne suivaient une thérapie pour diverses raisons. En tant que stagiaire, je gagnais 80 Marks par mois. Cela me plaisait et je me suis dit qu'à l'avenir, j'aimerais travailler avec des enfants dans le domaine de la pédagogie sociale. Au bout d'une demi-année, j'ai décidé de devenir infirmière. J'étais allée à l'agence pour l'emploi avec ma mère et je suis tombée sur une brochure. Ma mère a déclaré: «Ce serait bien pour toi ça». Nous sommes allées à Rottweil où une religieuse nous a reçues. Elle m'a tout de suite vue avec une coiffe et a tout fait pour que je puisse suivre la formation d'infirmière chez elles. En 1976 – il fallait avoir 18 ans –, j'ai commencé ma formation.

L'hôpital de Rottweil était sous la direction des infirmières religieuses. Elles assumaient presque toutes les fonctions, la direction de l'école également. La directrice de l'école était naïve, elle pensait que le monde resterait ce qu'il était. Une fois, comme elle avait aperçu un nouveau sex-shop en allant à l'église, elle leur a téléphoné pour se plaindre que ça ne nous ferait pas de bien à nous, jeunes filles, de passer devant ce local. Nous menions une vie strictement réglée. On attendait de nous que nous allions à l'église de 6h15 à 6h45 et que nous commencions à travailler dès 7h00. Nous avons donc à peine une dizaine de minutes pour manger. Il régnait une hiérarchie rigoureuse, même entre les médecins qui étaient tous des hommes. Lorsque le médecin-chef arrivait pour faire sa visite, il claquait des doigts et nous autres, apprenties infirmières, devions immédiatement disparaître avec nos seaux et ne plus nous montrer. On nous disait aussi que nous ne devions pas parler aux médecins. Nous ne devions pas nous entretenir de notre vie privée avec les patients, il n'était même pas permis de manger devant eux. Une fois, je mangeais une pomme et une patiente m'a dit: «Vous avez trouvé ça rudement bon, sœur Thea.» J'ai eu tellement honte, c'était interdit. Tout était tellement réglementé que, pendant trois ans, j'ai eu des maux d'estomac.

D'un autre côté, ce régime favorisait la solidarité des infirmières les unes avec les autres. Je partageais une petite chambre avec une collègue. J'ai gardé contact avec elle, aujourd'hui encore. La direction de l'école intervenait même dans la décoration de la chambre. J'avais

suspendu une photo d'une femme fumant un joint. On me l'a reproché. Mon amie et moi, nous avons souvent essayé de nous rebeller contre cette situation. Par exemple, une fois nous discutons de la question de l'avortement. Sans avoir une opinion précise à ce sujet, j'ai fait remarquer qu'on pouvait avoir de bonnes raisons pour avorter. La religieuse a été absolument horrifiée que je puisse seulement imaginer l'existence de ces raisons.

J'ai gardé de cette formation un souvenir d'intransigeance et de répression. Car simultanément, à travers mes deux sœurs qui vivaient à Stuttgart, je prenais conscience des mouvements politiques et culturels des années soixante-dix: le théâtre de Brecht, les manifestations contre l'énergie atomique et les discussions sur l'éducation antiautoritaire. Ils m'ouvraient de nouvelles perspectives. La notion d'«éducation émancipatrice» s'est profondément ancrée en moi: l'éducation comprise non comme pouvoir et commandement, mais comme un processus auquel enfants et parents participent.

J'ai fait la connaissance d'un ami de ma sœur, avec lequel je pouvais discuter de politique. A cette époque, c'était entièrement inédit pour moi qu'il soit possible à une femme de discuter avec des hommes. Cela ne m'était jamais arrivé au contact des jeunes de mon âge. De plus, je ne viens pas d'une famille où on discutait beaucoup.

Qu'est-ce qui s'est passé après ta formation?

Je savais que je voulais partir. Immédiatement. Tout de suite après ma formation, j'ai trouvé un emploi au centre de réhabilitation pour les malades atteints de troubles cardiaques ou circulatoires de Bad Krozingen, entre Freiburg et Bâle. J'y suis restée une année, en 1979/80. Un changement s'était produit: en tant qu'infirmière, je me trouvais maintenant dans une autre situation, nous n'étions plus assujetties à un règlement et nous pouvions parler aux médecins. A Bad Krozingen, j'ai fait la connaissance d'un homme qui travaillait dans la neurochirurgie à Zurich et m'en a parlé. Je me suis dit: «Zurich. C'est là que je veux aller.» Je me suis rappelé de mes douze ans, lorsque nous avons rendu visite à une tante de ma mère à Zurich, j'avais bien aimé la ville. J'ai postulé pour des emplois et, en 1980, je suis arrivée à Zurich.

Qu'as-tu fait les premiers temps et comment as-tu trouvé Zurich?

Je partageais un appartement du personnel avec trois autres Suisses. Nous n'avions pratiquement pas de contacts. J'ai entendu dire par d'autres, qui habitaient avec des Allemandes, qu'elles faisaient beaucoup de choses ensemble. Je me suis beaucoup tournée vers les Allemandes et les autres étrangères. Lorsque j'avais quelques jours de congé, je rentrais chez moi ou j'allais à Stuttgart. J'avais l'impression que je n'étais ici que pour travailler. Je me suis aperçue qu'ici, j'étais étrangère – davantage qu'à Bad Krozingen. La langue que je parlais me désignait comme étrangère. Au téléphone, une personne m'a dit un

jour qu'elle refusait de parler à une Allemande. Une autre n'a plus voulu me louer d'appartement parce que j'étais Allemande.

La visite médicale que j'avais dû passer en traversant la frontière m'a également fait prendre conscience que j'étais dans un autre pays où on me contrôlait, où on m'examinait, où on soumettait les gens de couleur, par exemple, à un test de tuberculose. Le premier formulaire que j'ai dû remplir m'a surprise: on devait être «célibataire sans enfants» pour pouvoir travailler ici. Pour la première fois, je me rendais compte qu'il fallait remplir certaines conditions. J'ai eu l'impression, durant les trois premiers mois, pendant la période probatoire, de devoir m'adapter davantage.

A l'hôpital, j'ai fait la connaissance d'un étudiant en médecine tchèque. Il avait le passeport des réfugiés et s'intéressait beaucoup à la politique. Il m'a familiarisée avec la ville de Zurich et avec le milieu politique. C'est avec lui que je suis allée voir le Centre autonome des jeunes. J'ai suivi ce mouvement des années quatre-vingt tout en continuant de me sentir comme une observatrice. Voilà mes premiers contacts avec la population zurichoise. Une fois, alors que je me trouvais dans la rue avec ce Tchèque, la police s'est mise en place et a tiré des grenades lacrymogènes contre les gens. J'ai perçu leur impuissance et je me suis sentie solidaire des autres jeunes. Nous nous sommes immédiatement enfuis; j'avais peur que l'on ne me reconduise à la frontière. Je ne sais pas si ça aurait été le cas. Mais je savais: il est étranger, je suis étrangère et nous n'avons pas le droit d'assister à ça.

Par ailleurs, une collègue m'a fait connaître le mouvement féministe. Ces deux mouvements ont renforcé mes liens à la Suisse et à Zurich. A cette époque, je n'avais pas de collègues suisses. Lorsque je me trouvais seule en ville, je me sentais exclue. J'avais l'impression de ne pas faire partie de ce lieu, je n'y avais pas d'histoire, j'étais étrangère.

As-tu subi des préjugés concrets en tant qu'étrangère?

Oui. Mon salaire, par exemple, était inférieur à celui des Suisses. Et puis, il m'était impossible de changer d'emploi comme je le voulais. Nous étions liés par le contingentement et devions renouveler notre permis de travail et de séjour tous les ans. Durant les cinq premières années, nous ne pouvions rien faire d'autre que le faire tamponner et espérer qu'on nous le renouvellerait. J'ai donc vécu dans le provisoire. J'ai suivi une formation de médecine intensive tout en ne sachant pas si je retournerais plus tard en Allemagne. D'un autre côté, je trouvais les conditions de travail meilleures. Il me semblait que la profession d'infirmière était mieux estimée. Je pouvais consacrer plus de temps à mes patients et mettre en œuvre mes idées sur ma profession. Mon travail ici me semblait plus professionnel.

Comment se sont développées tes relations à Zurich? Y a-t-il eu un moment où tu as eu le sentiment d'être chez toi?

Oui. Lorsque je me suis informée auprès de la KME (Kantonale Maturitätsschule für Erwachsene), l'Ecole cantonale de la maturité pour adultes, pour savoir si je pouvais passer mon baccalauréat. Et lorsque je me suis tout d'un coup aperçue que c'était possible, même pour une étrangère. Une bonne expérience. On m'a dit que je ne recevrais pas de bourse parce que j'étais étrangère. En revanche, je ne devais pas payer d'écolage parce que j'avais payé mes impôts ici pendant deux ans. A ce moment-là, je me suis demandé si je voulais rester ici ou repartir. Je me suis aussi demandé où repartir en Allemagne. Il y avait longtemps que mes amis avaient quitté le village et pour ce qui était de mes amis de Stuttgart, je pouvais rester en contact avec eux d'ici. Je me rendais souvent en Allemagne après le service de nuit, à minuit, et j'aimais beaucoup voyager de nuit, seule, en écoutant de la musique. J'en retirais un sentiment de liberté. Mon salaire d'ici me permettait de m'offrir davantage de choses qu'un salaire en Allemagne.

Comme je n'ai pas réussi les premiers examens à la KME, j'ai pris des cours d'algèbre et de géométrie et deux cours de français en France. Mon ami tchèque m'a aidée. Pendant un certain temps, j'ai travaillé à quarante pour cent à l'hôpital pour aller à la KME à côté. J'allais souvent dans les bistrotts à la mode avec mon ami pour discuter. Entre-temps, je savais où me procurer des livres de gauche. Mon ami avait grandi dans un milieu très critique et il parvenait très bien à me transmettre son savoir, bien que je n'aie pas été très politisée. C'est ainsi que je me suis de mieux en mieux intégrée à cette communauté zurichoise. La KME m'y a également aidée: on y rencontrait des gens non-conformistes, qui avaient quitté leur carrière professionnelle toute tracée. J'étais aussi dans une chorale et j'ai rafraîchi mes connaissances de guitare. J'aimais bien être dans un endroit où je pouvais dire: «Je suis allée à l'école ici et j'y ai passé mon baccalauréat.» J'ai grandi dans cette situation, pas à pas. Et j'ai aussi appris les expressions et les abréviations qu'on utilise ici comme «Handsgi» ou «Soz».

Je me suis séparée de mon ami alors que je faisais la KME. J'avais du mal à accepter qu'il ne s'enracine pas davantage ici, qu'il se campe dans un rôle d'observateur, ne se lie avec personne et ne puisse pas en fait s'intégrer. A la KME, j'ai fait la connaissance de celui qui allait devenir mon mari. Après ma formation, nous avons fait un tour d'Australie en moto et j'ai décidé ensuite d'étudier. En 1991, après la naissance de notre fille, nous nous sommes mariés et j'ai obtenu la double nationalité. C'est un excellent statut. Formellement, je peux rester Allemande et en Suisse, j'ai enfin la possibilité de voter. Déjà auparavant, je pensais qu'il était important de voter dans le pays où on vit. Depuis que j'ai la double nationalité, je n'ai raté aucune votation. J'ai aussi obtenu des bourses, ce qui m'a permis de réduire mon travail à 20 pour cent. Je ne sais pas si j'aurais tenu le coup à travailler autant, étudier et

m'occuper de l'enfant. Les bourses m'ont permis de mener mes études à leur terme sans trop de stress.

Qu'est-ce que tu as étudié?

Au début, j'ai choisi la philosophie en matière principale – probablement parce que je cherchais à égaler mon ex-petit ami dont les connaissances en philosophie étaient étendues. Au cours du septième ou huitième semestre, j'ai changé et j'ai pris la sociologie comme matière principale et la littérature populaire européenne comme matière secondaire. D'une part, parce qu'à côté de mon travail avec mon enfant, il ne me restait plus assez de temps pour étudier les principaux philosophes. D'autre part, la sociologie convenait bien à mon rôle d'étrangère et d'observatrice. Je me trouvais entre deux pays. Je ne suis ni Allemande ni Suisse. J'ai grandi en Allemagne, mais c'est à Zurich que j'ai vécu. Du fait de mon milieu familial, je m'intéressais à la société comme phénomène: vouloir comprendre ce qui en assure la cohésion, comme elle fonctionne.

J'ai toujours travaillé des sujets en liaison avec l'Allemagne, le mouvement féministe ou les années soixante-huit: avec les étapes qui avaient marqué ma vie. Par exemple, l'autonomie du nouveau mouvement féministe. Il était important pour moi de comprendre le mouvement féministe suisse. En même temps, je voulais savoir comment c'était en Allemagne.

Aujourd'hui, il m'est impossible de dire avec certitude si je retournerais un jour en Allemagne. J'en ai la possibilité et c'est bon à savoir.

Comment vis-tu la coexistence entre Suisses et étrangers?

Les institutions s'efforcent de favoriser l'intégration. Mais à la base, il y a des exclusions, aussi bien du côté suisse que du côté des étrangers. Certains groupes ethniques ne s'intéressent absolument pas à la vie d'ici. Ils ne veulent pas que leurs enfants apprennent quelque chose des Suisses. A l'école de ma fille, la moitié des enfants est étrangère. Mais on prend de nombreuses mesures pour favoriser l'intégration. Il y a des classes plus petites. On veille à ce que s'établisse une langue commune – et je ne parle pas seulement de l'allemand comme langue de communication, mais aussi de l'usage de certains mots. On veille à ce que le mot «Tamoul», par exemple, ne soit pas utilisé comme une injure.

Tu te sens des points communs avec les personnes des autres nations?

Une fois, je voyageais en train en Allemagne, un Sarde assis à côté de moi. Il m'a parlé de la longueur de son voyage, de ses frères qui avaient émigré, de son mal du pays. Tout cela m'a semblé très familier. Bien sûr, je sais qu'il y a ici une hiérarchie parmi les étrangers. En tant qu'Allemande, je me trouve tout au sommet, je ne fais pas partie de ces étrangers qui, culturellement, sont totalement différents, je peux me faire comprendre. Je me suis toujours

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

efforcée d'apprendre les différents dialectes et les différentes histoires et légendes. D'élargir ma vision et de découvrir ce qui est commun aux Suisses et aux Allemands.

Quels vœux formes-tu pour une coexistence pacifique des diverses cultures, ici en Suisse, et en Europe?

En premier lieu, la tolérance, du point de vue religieux comme du point de vue culturel. L'intérêt réciproque. Que les gens arrêtent de penser: «Ce que nous avons ici a plus de valeur que ce que vous avez.» Et que l'on cesse de faire comme si on était meilleur que les autres groupes. Et que les gens aillent les uns vers les autres. Chaque côté a ses handicaps. En revanche, les Suisses qui viennent d'autres régions et qui, à cause de cette migration intérieure, ont fait eux-mêmes l'expérience de ce que signifie être étranger quelque part, sont plus ouverts.

Qu'est-ce qui contribue à te faire te sentir chez toi en Suisse?

Ma famille est très importante. Lorsque je vais voir ma mère, je me sens là-bas aussi chez moi. Lorsque je vais voir mes sœurs, j'ai le même sentiment de familiarité, surtout dans leur maison. Ici, j'ai également des amis et amies, des relations à l'école de ma fille, à l'hôpital universitaire. J'ai donc un réseau de relations ici, des histoires que je partage avec d'autres qui vivent ici, qui ont leurs racines ici. C'est ce qui me donne le sentiment d'être bien intégrée ici, je me sens tout à fait chez moi.

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes*. Zurich: www.migrant.ch
Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License: <http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>